

— Oui, tout blancs, avec un beau toupet.

— Avec un toupet ?

— Oui, et puis un "stock" en satin noir, comme papa. Vous voyez bien que je l'ai vu.

Les cheveux blancs, le toupet, le stock, tout cela passait encore, mais parler anglais, Papineau parler anglais, c'était trop fort.

Il y a des choses croyables, et d'autres qui ne le sont pas, voilà !

Bref, je n'ai jamais su, et je ne sais pas encore, si la majorité de mes camarades ont jamais été bien convaincus que j'avais vu Papineau.

LOUIS FRÉCHETTE.

P. S. — Mes lecteurs ont-ils jamais mis la main sur un volume intitulé LES ETATS-UNIS, — origine — institutions — développement — par mon confrère de la Société Royale, A.-D. DeCelles ?

Voilà pourtant un ouvrage de premier ordre, publié à Montréal il y a déjà quatre ans, et qui, grâce à je ne sais quelle conspiration du silence, est en train de passer presque inaperçu parmi les lecteurs canadiens.

Et, je le répète, c'est un livre de premier ordre, œuvre de penseur et d'érudit, écrit dans un style admirablement approprié au sujet, et — ce qui est encore plus rare peut-être — dans une langue d'une correction parfaite.

A mon avis, c'est un des ouvrages les plus remarquables qui soient sortis d'une plume canadienne.

Mes félicitations à l'auteur, avec mille pardons d'avoir été si tardif à apprécier son œuvre.

L. F.

LES MONUMENTS DE MONTRÉAL

(Voir gravures)

Sous ce titre nous avons réuni les monuments de Montréal, proprement dits, et ceux de la banlieue. En cela nous avons suivi l'exemple donné par la plupart des guides qui ne font que signaler la ligne imaginaire qui est censée séparer les faubourgs de la métropole canadienne. En fait c'est une même ville régie par différents gouvernements municipaux. Ceci dit, laissons la parole à l'historien de Montréal : M. Leblond de Brumath :

Montréal n'est pas la cité des monuments. On peut compter sur les doigts ceux qui s'élèvent sur les places publiques et cependant quelques-uns méritent d'attirer l'attention.

Ce début est un peu sévère, mais nos concitoyens n'ont pas volé cette petite leçon. Que de projets de monuments sont tombés à l'eau à cause de l'apathie du public ! Poursuivons !

10. LA STATUE DE MAISONNEUVE. — (Œuvre du sculpteur canadien P. Hébert, est le plus beau monument artistique qui existe au Canada.... Maisonneuve est solidement campé, appuyé sur la hampe du drapeau, la tête haute, il domine son entourage. C'est un des jolis bronzes qui existent sur ce continent. Le piédestal avec ses quatre sujets d'angle, de grandeur naturelle, et quatre bas-reliefs, soutient solidement la lourde charpente du guerrier sans être écrasé par la masse du personnage. Il y a beaucoup de légèreté dans ce support ; l'ensemble est digne et gracieux tout à la fois...

Relatons un incident bizarre et assez comique qui marqua l'érection du colosse de bronze. Les citoyens de Montréal, pris d'une belle fièvre artistique, décidèrent un jour d'avoir, sur une de leurs places publiques, la statue du fondateur de leur cité. Cette idée était due surtout à un sentiment d'amour-propre un peu froissé de voir que seul Nelson, le héros de Trafalgar, jouissait de l'honneur de figurer triomphalement sur un monument public. Une souscription fut lancée par les soins d'un comité de citoyens nommés en réunion spéciale ; aussitôt qu'elle eut atteint un certain montant, le modelage de la statue fut commencé, le modèle fut accepté et coulé en bronze. Mais quand la statue arriva au Canada, il ne restait plus d'argent pour construire le piédestal.

Cette mésaventure n'est pas nouvelle, et l'on se rappelle que le colossal chef-d'œuvre de Bartholdi, la "Liberté éclairant le monde," qui se dresse aujourd'hui à l'entrée de New-York, et que les Américains

avaient reçu en cadeau, faillit rester sans piédestal, et ne serait pas encore édifié si le propriétaire du *World*, de New-York, n'avait pris la chose en mains et n'avait pas fait réellement honte à ses concitoyens, en recueillant piastre par piastre le montant nécessaire pour élever une construction capable de soutenir la colossale représentation de la grande déesse américaine.

Le pauvre Maisonneuve subit un sort à peu près semblable : pendant deux ans on le promena de local en local, on l'exhiba même au milieu des figures de cire, tout un hiver ; chassé du musée, il fut remis dans une misérable cabane en planche édiflée dans un coin du square, et finalement un sentiment de pudeur envahit les âmes de ses concitoyens qui mirent tous la main à l'œuvre et s'occupèrent de recueillir l'argent nécessaire pour l'érection d'un piédestal, digne de l'œuvre. C'est celui qui existe aujourd'hui.

20. LA STATUE DE NELSON. — En face du Palais de Justice et de l'Hôtel de ville, au sommet de la Place Jacques-Cartier, s'élève la statue de Nelson. Ce n'est pas une œuvre d'art, tant s'en faut. Sur une colonne étique dont le plâtre s'effrite chaque jour, se dresse le héros de Trafalgar, le bras en écharpe. A vrai dire, il faut être prévenu pour reconnaître l'aimable de lady Hamilton. Les orages, la pluie et le vent ont tellement dégommé, verdi, noirci, l'illustration marin anglais, que ses propres congénères hésiteraient à fixer son nom. Quant aux bas-reliefs qui ornent le fût de la colonne et qui sont censés donner la représentation du combat naval de Trafalgar, il y a longtemps que les déchiffreurs les plus convaincus d'hiéroglyphes ont renoncé à y rien retrouver. Cette colonne est une vraie ruine, mais il est défendu d'y toucher. Les Anglais de Montréal la veillent d'un soin jaloux parce qu'elle est censée être, au sein de la population française, le symbole de la domination britannique. Mais ce petit sentiment, très petit et très mesquin, ne tient pas devant les faits. Tout le monde sait que Nelson trône là parce que cet emplacement se trouvait autrefois à côté de la demeure des gouverneurs, le château de Ramezay, et sur ce qui était alors la partie anglaise officielle de la cité de Montréal.

30. LA STATUE CHÉNIER. — Le monument entier "à un peu plus de vingt pieds de hauteur. La statue à six pieds et demi de haut. Le monument se compose de cinq blocs de granit gris, à l'exception de celui où est l'inscription qui est, celui-là, de couleur rose. Chénier est représenté au moment où il commandait ses soldats improvisés. De sa main gauche, il tient un fusil, tandis que de son bras droit tendu en avant, il indique l'ennemi. Cette statue est en bronze repoussé... Le modèle en fut fait par le sculpteur Peltzer. M. J. Brunet, de la Côte-des-Neiges, fut chargé du dessin et de la taille du piédestal. Il a été inauguré le 24 avril 1895.

40. LA STATUE DE SIR JOHN-A. McDONALD. — Ce monument, très considérable, a été érigée par souscription à la mort du grand chef du parti conservateur canadien. Son érection a coûté des sommes considérables, et c'est un spécimen remarquable de l'art et du goût anglais. Tous les monuments élevés à la mémoire de leurs grands hommes sont ainsi conçus qu'on les dissimule sous une toiture élégante peut-être, mais qui enlève toute espèce d'air autour de la statue, qui l'enniche d'une façon disgracieuse et lui enlève toute tournure. La statue du square Dominion ne faillit pas à la règle. Sir John, très ressemblant, est représenté en costume de Windsor dans une de ses attitudes favorites. Il est recouvert par un dôme métallique soutenu par des colonnades de granit rouge poli, et surmonté d'une figure symbolique du Dominion, assez étriquée pour la dimension du monument. Cela est très digne, mais cela manque d'ampleur.

50. LA STATUE DE LA REINE VICTORIA. — Cette statue modeste et sans prétention représente la reine fort jeune. Ce monument est placé à l'extrémité du square, à l'encoignure des rues McGill et Saint-Jacques.

60. LE MONOLITHE. — Sur la place du marché Sainte-Anne, auprès de la douane, s'élève un monolithe en pierre canadienne, qui rappelle l'emplacement où fut dite la première messe par les colonisateurs de Mont-

réal. Les noms des compagnons de Maisonneuve sont burinés sur les quatre faces de la base du monolithe.

70. LA STATUE JACQUES CARTIER. — Cette statue s'élève dans un joli square de la ville Saint-Henri. Elle a été inaugurée en 1893. En voici la description : sur un piédestal dont la base se baigne dans un large bassin se dresse au milieu de plusieurs jets d'eau, la statue de Jacques Cartier. Le marin malouin est tel que nous le représentait l'imagination. La main gauche appuyée sur le pommeau de son épée, la main droite tournée vers l'Ouest, l'Ouest le but de ses aspirations, de ses voyages.

Sur les quatre faces du socle on lit : "A Jacques Cartier, né à Saint-Malo, le 31 décembre 1494."

Envoyé par François Ier à la découverte du Canada, le 20 avril 1534.

Jetant l'ancre le 16 juillet de la même année dans l'entrée du Saint-Laurent. Il prit possession de tout le pays au nom du roi son maître, et l'appela Nouvelle-France. Elle est l'œuvre de M. J.-A. Vincent.

80. LA STATUE D'IBERVILLE. — Bien qu'érigé le 19 juillet 1894, le monument d'Iberville n'a été inauguré officiellement que le 24 juin 1898. Il s'élève dans un petit square en face de l'église paroissiale de Sainte-Cunégonde. Voici les inscriptions qu'on lit sur le monument :

Au chevalier Pierre Lemoyne d'Iberville, né à Montréal le 19 juillet 1661.

Admis très jeune dans la marine, il monta rapidement par sa bravoure aux premiers grades.

Toujours suivi de ses fidèles Canadiens, il rase Terre-Neuve, conquiert la baie d'Hudson et fonde la Louisiane.

Ce héros est décédé le 9 juillet 1707. En mourant il légua à sa patrie un nom plein de gloire.

Cette statue est aussi l'œuvre de M. J.-A. Vincent.

MADONE

La Madone d'albâtre au front ceint d'or bruni,
Sous un lustre dont la blanche clarté l'effleure,
A, dans son maintien doux, quelque chose qui pleure,
Et dans ses yeux de ciel de l'amour infini.

A contempler ses traits en vain j'ai vu fuir l'heure ;
Elle est saintement belle en son marbre béni ;
Belle, tout en n'ayant rien de l'éclat terni
De l'humaine beauté qui trop souvent se leurre.

Et dans ses bras l'Enfant divin semble embraser
La Vierge qui tressaille, ainsi qu'en un baiser
De la brise frissonne un lys grisé d'aurore...

Cependant que le soir silencieux descend,
A me rassasier de sa vue impuissant,
De l'âme et du regard je la contemple encore.

ALBERT LOZEAU.

MADRIGAL

Madame, vous portiez à la main une gerbe...
Une gerbe de mugets blancs ;
Vos lèvres conjugaient je ne sais plus quel verbe
Verbe d'amour des jours d'autans.

Nos jours d'autans, madame, ont passé comme un songe,
Songe très beau sans souvenir...
Nous pensions nous aimer quand tout était mensonge,
Mensonge nos heurs d'averir !!

Et maintenant, madame, amoureux de ces choses
De ces choses vieilles, au fond ;
Nous revenons tous deux vers nos baisers moroses,
Moroses au charme profond.

Et vous portez encore à la main, cette gerbe,
Gerbe jadis de mugets blancs,
Et je crois vous revoir de moins en moins acerbe,
Acerbe aux souvenirs d'autans.

GUSTAVE COMTE.

Que de personnes, sachant combien nous les aimons, se donnent le cruel plaisir de nous faire souffrir pour voir jusqu'à quel point nous les aimerons.—
JEANNE COMPIRE